

« J'ai eu la chance d'avoir l'école pour passion »

Le Monde a interrogé Abd al Malik sur un moment décisif de son existence. Le rappeur et écrivain, qui a grandi dans une cité HLM, raconte comment l'amour des lettres, de la philosophie et de la musique a élargi son horizon.

(1) Le Monde : Vous ne seriez pas arrivé là si...

Abd al Malik : Si ma mère ne m'avait pas donné une vision spirituelle du monde. Ce qui comptait pour elle dans l'éducation, c'était le rapport entre les êtres et non l'appartenance. Elle nous disait : « Il faut que vous aimiez la France si vous voulez que la France vous aime. » En grandissant, j'ai compris qu'il fallait aimer tout ce que l'on est pour que le positif vienne à vous. Évidemment, j'ai grandi dans un contexte particulier : la drogue, la prison, la mort faisaient partie de mon quotidien. J'ai eu des errances dans la petite délinquance, mais ma mère m'a transmis une forme d'éthique qui m'a poussé à être exigeant envers moi-même.



(2) Vous avez passé votre jeunesse dans la cité HLM du quartier du Neuhof, à Strasbourg. Pourquoi avez-vous quitté l'école publique pour un établissement privé catholique ?

Cela s'est passé de manière accidentelle. Un jour, alors que j'étais à l'école primaire de ma cité, une enseignante, Mlle Schaeffer, convoque ma mère : « Il ne faut pas que votre fils aille au collège de la cité. » Ma mère lui répond : « Mais nous n'avons pas d'argent. » L'enseignante la rassure : « Ne vous inquiétez pas, il y a la possibilité d'être boursier. » Mlle Schaeffer me donnait des devoirs supplémentaires et a fait des pieds et des mains pour que j'intègre le collège privé Notre-Dame-des-Mineurs, au centre-ville.

(3) L'acceptiez-vous facilement ?

Dans la cité, j'étais plutôt de leur côté, donc on me laissait tranquille. Certains avaient pour passion le foot, moi c'était l'école et la lecture. Alors m'envoyer là-bas, c'était comme mettre un enfant dans un magasin de jouets ! Mes années collège et lycée ont été formidables. Tout au long de ma scolarité, des enseignants m'ont soutenu. Au collège, grâce à M. Le Borgne, professeur d'anglais et de culture religieuse, j'ai découvert la philosophie. Puis, au lycée, M. Miry, mon professeur de latin et de français, m'a fait découvrir Sénèque.

(4) Mais comment vit-on cette double appartenance, dans et hors la cité ?

On est schizophrène ! On a une double vie, une double personnalité. 12

Je vivais dans deux mondes qui ne se mélangeaient pas. Parfois, des potes séchaient des cours pour faire des bêtises. Je leur disais : « Non, moi les conneries, ce n'est que le week-end ». Ensuite, mon frère Bilal m'a proposé de rejoindre son groupe de rap, donc j'ai pu faire quelque chose de mon goût pour l'écriture.

(5) Vous dites souvent que la lecture d'Albert Camus vous a particulièrement marqué...

Imaginez. J'ai entre 13 et 16 ans, j'ai des amis qui meurent, d'autres qui vont en prison... Ma bande se rétrécit. On voudrait échapper à la violence, mais pour cela, il faudrait partir. Et on ne peut pas, donc on part virtuellement. J'ai recréé une autre bande pour ne pas être seul : Camus, Sénèque, Baudelaire... Quand un livre me marquait, je voulais tout savoir sur l'auteur. Albert Camus, ce Français d'Algérie qui grandit dans un endroit, Belcourt, qui était comme une cité, élevé seul par sa mère, m'a particulièrement marqué. Je retrouvais des points de ressemblance.

(6) Donc ce sont les études, la lecture qui vous ont sauvé ?

J'ai surtout eu de la chance. Et c'est cela qui est triste. Grâce aux livres, j'ai eu les outils pour m'en sortir. 14 autour de moi, tout le monde n'avait pas ces clés-là. Donc, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il n'y a que les gens passionnés par le savoir, les études qui peuvent s'en sortir ? Que pour les autres, l'errance continue sans fin ?

(7) Adolescent, vous vouliez être artiste, j'imagine que vos professeurs avaient d'autres ambitions pour vous ?

En classe de première, alors que notre groupe *New African Poets* commençait à marcher dans la région, j'annonce à M. Miry que je veux me consacrer à la musique. Il me dit : « Tu ne peux pas arrêter sans avoir fait de la philosophie. » Je n'ai pas regretté. J'ai continué à cause de ce professeur avec qui je communique encore aujourd'hui. Comment peut-on vivre sans la philosophie ! Quand j'ai eu mon bac avec 17 en philosophie, c'est comme si, pour ma mère, j'avais marché sur la Lune ! Je suis allé en faculté jusqu'à la licence, puis il a fallu faire un choix.

(8) Vous définissez-vous comme un artiste engagé ?

Je ne sais pas. Artiste et engagement, c'est un peu un pléonasme. Mon but n'est pas d'être un guide ou un exemple, mais je viens d'une cité où les référents dehors, c'étaient des braqueurs, des dealers. Alors quand, aujourd'hui, je vais dans un quartier en France et qu'un jeune me dit « grâce à toi, j'ai ouvert un livre » ou « je veux faire des études », ce sont des victoires. On vit dans un monde où on nous fait croire que tout est facile. Alors que rien n'est facile. Comme je l'ai appris en lisant Camus : on tombe, mais on se relève, car on doit exercer au mieux notre métier d'être humain.

Sandrine Blanchard, Le Monde, 24 maart 2019